

# LA VIERGE

ET

# LES SAINTS.

---

Dans un village retiré de notre belle France, vivait paisiblement un bon et vieux curé, qui, ayant passé sa jeunesse dans les orages de notre révolution de 89, était arrivé au sacerdoce à peu près sans avoir fait d'études et avait été mis à la tête d'une église. Placé dans cette cure vers le commencement de l'empire, il s'efforçait, depuis plus de trente ans, d'améliorer les mœurs de sa paroisse, mais sans y réussir. Au lieu de venir à la messe, les hommes allaient au cabaret ; et loin de se rendre à confesse, les femmes couraient volontiers danser. Espérant qu'un prêtre plus jeune et plus instruit aurait plus de succès, le vieux curé eut la pensée de s'adjoindre son neveu en qualité de vicaire. A l'arrivée du jeune homme, le vieillard lui confessa ingénument le triste état de son troupeau.

— Comment vous y prenez-vous, lui dit le neveu, pour leur faire goûter la religion ?

— Je leur parle toujours du bon Dieu.

— Ensuite ?

— Quelquefois des saints.

— Il faudrait le contraire.

— Mais Dieu vaut bien un saint ?

— C'est selon. Nous avons reconnu que pour intéresser les hommes, il faut surtout les entretenir de leurs semblables, auxquels ils aiment à se comparer.

— Mais s'ils veulent un modèle, ne peuvent-ils pas le prendre en Dieu ?

— Du tout, mon oncle : Dieu trop grand, trop saint, effraie les pécheurs ; c'est pourquoi ceux-ci s'en tiennent éloignés. D'ailleurs, comment voulez-vous qu'ils se représentent un Dieu invisible, impalpable ? Tandis que l'image d'un saint peut se mettre sous leurs yeux, dans leurs mains. En leur rendant ainsi les choses sensibles, on les attache à l'Eglise.... Je veux dire à la religion. Mais enfin, mon oncle, j'espère que vous leur parlez de la très-sainte Vierge ?

— Rarement.

— Tant pis.

— Cependant Dieu est toujours Dieu, tandis que la Vierge (soit dit entre nous), n'est après tout qu'une femme bienheureuse.

— N'importe, la Vierge est une femme, et c'est ce qui fait la force de mon argument. Placez souvent Marie sous les yeux de vos paroissiens et vous serez étonné des heureux résultats que vous obtiendrez. La mère de famille verra dans Marie sa propre image ; car, comme elle, Marie a conçu et enfanté. La jeune fille y verra sa protectrice, car, comme elle, Marie est une vierge. L'enfant y verra sa mère, l'homme son épouse, ou celle qui doit le devenir ; et ainsi chacun sera pris par son côté faible. Pour tout dire en un mot, les hommes ont des sens, c'est par là qu'il faut les saisir. Ayez une madone bien vêtue : donnez-lui la première place dans votre église, dans vos discours, dans vos livres, et soyez certain que vous obtiendrez,

pour la Vierge et par conséquent pour l'Eglise, la douce influence qu'exerce partout le sexe auquel elle appartient.

— Tu le crois ?

— J'en suis sûr.

Eh bien, écoute : puisque tu as tant de confiance en ton système, fais-en l'épreuve sur mon Eglise, tandis que moi, trop vieux pour me plier à tes idées, je me retirerai dans mon cabinet, pour finir mes jours au milieu de paisibles études et suivre tes heureux succès.

Le jeune homme accepta l'offre et se mit à l'œuvre. Son premier soin fut de se rendre chez un tourneur du village.

— Brave homme, lui dit-il en entrant, seriez-vous capable de fabriquer autre chose que vos toupies et vos tabatières ?

— Pourquoi pas, M. le vicaire ? Je vous ferai une pendule si vous voulez. Autrefois...

— Laissons le temps passé, mon ami ; je ne vous demande pas une pendule, mais un Saint.

— Un Saint ? deux si vous voulez ! Jadis...

— Encore une fois, laissez vos histoires de jadis.

— Soit, j'en viens au présent : de quelle taille vous faut-il votre Saint ?

— De trois pieds.

— Attendez, je vais prendre mes mesures. (*Ecrivain*) «Trois pieds de hauteur.» Bien ; maintenant de quel bois ?

— En chêne.

(*Ecrivain toujours*) « En chêne. » — J'y suis. Le voulez-vous gras ou maigre ?

— Maigre, maigre, il a jeûné. Faites-lui les mains jointes, l'air triste... Je veux dire béat, la tête légèrement inclinée.

« Inclinée. » Voilà.

— Pour le reste, vous avez carte blanche. Cependant, mettez-le à genoux.

« A genoux. » Pour quand vous le faut-il ?

— Pour le plus tôt possible.

— Vous l'aurez dans la quinzaine.

— Quoi ! quinze jours pour faire un Saint ?

— Mais voyez, j'ai là trois douzaines de cuillères à pot qui doivent passer avant lui. Chacun son tour.

— C'est juste. Du moins n'y manquez pas. Voilà six francs d'arrhes. Bonjour.

— Bonjour.

Et le vicaire partit pour la ville voisine. Il vint chez un de ces italiens qui crient dans nos rues : marchand de *figoures* ! Il lui demanda une sainte Vierge de première grandeur. Le marchand fit entrer le vicaire dans son arrière-boutique et lui montra, exposées pêle-mêle, une Vénus, les trois Grâces et une madone tenant un enfant sur les bras. Celle-ci était assez bien pour une figure en plâtre ; toutefois le vicaire ne crut pas devoir s'en contenter, il borna ses emplettes à deux ou trois petits saints coloriés, destinés aux niches de ses chapelles, et sortit. Il était donc très-embarrassé pour faire confectionner sa Vierge, lorsqu'il aperçut, à la porte d'un coiffeur, une gracieuse poupée de cire, bien coiffée, bien parée, tout à fait séduisante et tournant sur elle-même. Il entre, demande l'adresse de l'artiste, court le trouver, et lui donne sa commission.

— Faites-lui, dit-il, des yeux bleus, des cils noirs et bien longs, une petite bouche, un front large, pur et découvert. Je suppose que cela vous est facile ?

— Oh ! très-facile. A nous artistes, la beauté ne coûte rien. La voulez-vous blonde ou brune ?

— Brune ; ça craint moins le sale.

— Jeune ou vieille ?

— Jeune ; ça va sans dire. Combien cela me coûtera-t-il ?

— C'est selon. Il y en a de tout prix. Cela dépend de la blancheur de la cire, de la finesse des couleurs, et enfin

c'est en raison de la beauté de la figure. Vous comprenez qu'il nous faut bien plus de temps pour modeler avec les doigts et les outils une vierge délicate pour vos églises, que ces poupées qu'on montre dans les foires. Tenez, j'ai mis plus d'un mois à faire la Sainte de notre cathédrale. Je n'en avais jamais fini ! un coup de doigt par-ci, un coup de doigt par-là ; et quand elle a été achevée, savez-vous le malheur qui m'est arrivé ?

— Lequel ?

— Mon marmot est venu enfoncer ses ongles dans les yeux de ma Sainte.

— Aie !

— C'est comme je vous le dis. Mais n'ayez crainte, je prendrai soin de la vôtre.

— Oui, cependant je ne veux pas la payer trop cher.

— Eh bien ! je vous en propose une d'occasion.

— Voyons.

— C'est une tête de coiffeur que j'arrangerai à votre guise.

— Et qui me coûtera ?

— Cent francs.

— Combien coûterait-elle donc toute neuve ?

— Cent cinquante.

— Va pour cent francs. Voilà mon adresse, envoyez-la-moi le plus tôt possible.

Le vicaire revient dans son village, s'informe de la dévote la plus riche et lui fait passer le billet suivant : « Bonne nouvelle, ma sœur, dans trois semaines nous inaugurons la très-sainte image de la bienheureuse Vierge Marie. Vous comprenez qu'il importe qu'elle soit dignement vêtue. C'est sur vous que je me décharge de ce soin. Je ne vous fixe rien, m'en remettant à votre goût et à votre dévouement, bien connu pour tout ce qui se rapporte au bien de l'Eglise. On dit cependant que le tulle va mieux que la mousseline, et que la dentelle fait mieux que la blonde de

soie. Une robe de satin plait aux yeux, surtout quand elle est relevée par l'éclat de quelques petits diamants. Mais votre goût de jeune femme vous guidera bien mieux encore que mes conseils, et je me borne à former le vœu que vous receviez dans le ciel une récompense proportionnée à votre zèle aussi pur que généreux. »

La jeune dame, mariée depuis vingt ans, se rappela qu'elle avait, au fond de son armoire, quelques débris de ses atours de noces; elle alla les chercher. Malheureusement tout cela était fané, froissé; mais la dévote, non moins économe que généreuse, raccommoda la dentelle, lava la robe, repassa le fichu, releva quelques mailles au bas de soie troué qu'elle recoupa de mesure, et finalement fit une toilette assez élégante pour la sainte poupée. Il ne restait plus que le saint patron à vêtir, c'était le plus facile. Le vicaire en chargea la servante, qui, d'un vieux tablier de soie, lui fit un manteau neuf, et d'une paire de gants, une paire de souliers.

Quinze jours plus tard, le fabricant de Saints, Jeannette, la jeune dame, l'artiste et le tourneur s'étaient acquittés de leurs missions respectives, et le lendemain le Saint de bois et la Vierge de cire paraient en face l'un de l'autre dans le chœur de l'église, à la grande satisfaction de tout le village accouru pour les voir. L'évêque lui-même s'était rendu pour officier le jour de leur inauguration. Après la messe, les deux statues furent promenées dans les rues, au milieu de la foule, encensées par les enfants de chœur, saluées par le curé, bénies par l'évêque et adorées..., je veux dire vénérées par l'assemblée. Ce n'était plus ni bois, ni cire, ni tablier; le tout s'était transformé en deux saintes images de la Vierge Marie et du patron de l'endroit. Depuis lors, le vicaire ne prêcha plus guère que les vertus de son Saint et les mérites de sa Vierge.

Aussi, de ce moment, tout prit une nouvelle face dans la paroisse. Les hommes et les femmes furent assidus aux of-

ficas, les enfants et les vieillards vinrent s'agenouiller devant le bienheureux, les jeunes filles et les jeunes gens devant la madone; c'était en leur honneur des messes sans fin, des cantiques sans nombre, des offrandes sans mesure; tout allait à perfection pour l'Eglise... Seulement, en sortant de la messe, les hommes continuaient à se rendre au cabaret, et après confesse, les femmes couraient encore danser.

Ceci nous ramène au bon curé qui, retiré dans son cabinet et occupé à méditer sur une Bible récemment découverte sous la poussière de sa bibliothèque, laissait son neveu gouverner son église, en complète liberté. Seulement de temps à autre, le vieux prêtre sortait de sa retraite pour faire une visite amicale à ses paroissiens. Comme son neveu lui avait appris de quelle main sortait le Saint de bois, le curé vint un jour trouver l'habile tourneur.

— Je vous fais mon compliment, lui dit-il, pour votre petit chef-d'œuvre.

— Quel chef-d'œuvre?

— Eh! votre Saint!

— Ah bas! ce n'est pas la peine, jadis j'en faisais bien d'autres!

— Vous?

— Oui!

— Quand?

— Il y a vingt ans.

— Où?

— Dans les Indes.

— Quoi! vous êtes allé dans les Indes?

— Oui; tel que vous me voyez, j'ai fait, comme matelot, le voyage de l'Indoustan. C'est là que j'en ai vu, des idoles! des petites et des grandes, des blanches et des noires, des jolies et des laides!

— Vraiment?

— Aussi, pour faire votre Saint, je n'ai eu qu'à re-

prendre mon ancien métier. Dans ce temps-là, je travaillais chez un certain statuaire italien qui, ruiné par la trop grande concurrence, à Rome, avait eu l'idée de transporter son industrie chez les païens.

— Et vous dites que là-bas c'est comme ici ?

— Absolument la même chose : des idoles de bois, vêtues à la mode du pays, qu'on encense, qu'on prie et qu'on renouvelle quand elles vieillissent ou se gâtent. Aussi, je vous offre mes services, si jamais votre Saint avait besoin de quelque réparation.

Le curé sortit sans réponse : une triste pensée venait de lui monter à l'esprit.

Huit jours plus tard, le vieillard, en se promenant dans les champs, fit la rencontre d'un agriculteur.

— Comment va ? dit-il au paysan.

— Assez bien ; seulement enrhumé et perclus ; mais c'est comme toujours.

— Vous n'avez donc pas prié la Vierge ?

— Si bien, j'ai brûlé trois cierges à son intention.

— Et les récoltes, cette année ?

— Un peu plus mauvaises que l'année précédente.

— Avez-vous manqué de pluie ?

— Du tout.

— De chaleur ?

— Pas davantage.

— Et sans doute vous aviez prié le saint, votre patron, pour obtenir les deux ?

— Oui.

— Il vous a donc exaucé ?

— Sans doute. Seulement il nous a donné la pluie, quand nous lui demandions le beau temps, et le beau temps quand nous lui demandions la pluie.

— Cependant mon neveu dit qu'après une sécheresse de deux mois, il a fait une procession, et qu'alors la pluie est venue.



— Oui, mais je croirais que la pluie est arrivée plutôt après la sécheresse qu'après la procession.

— Et comment va-t-on à la maison ?

— J'ai perdu dix moutons dans la dernière épidémie.

— Ce n'est pas ce que je vous demande : je vous parle de votre famille.

— Ma fille est toujours au lit.

— Elle ne prie donc pas Marie ?

— Si bien ; aussi elle ne va pas plus mal.

— Et que n'avez-vous prié Dieu lui-même ?

— Ah ! c'est vrai. Mais, voyez-vous, entendre toujours parler du Saint et de la Vierge, ça fait qu'on ne songe guère à Dieu.

Poursuivi par des doutes que ses lectures accroissaient, le vieux curé revint au presbytère pour parler à son neveu. Il n'y trouva que la vieille servante.

— Jeannette ! dit-il.

— Monsieur le curé !

— Où est mon neveu ?

— Au confessionnal. Depuis quelque temps il ne peut plus suffire à ses nombreux devoirs ; son Saint et sa Vierge ont tout changé dans la paroisse.

— Est-ce pour le mieux ?

— C'est selon.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire qu'on se confesse plus souvent, paie plus de messes, brûle plus de cierges, récite plus de chapelets, porte plus de médailles, mais que, quant au reste, tout marche comme par le passé.

— Qu'appelles-tu le reste ?

— L'ivrognerie, la médisance, la débauche, le mensonge, la ruse, la fraude...

— Assez ! assez ! je comprends.

— Aujourd'hui, c'est pire que de notre temps. Depuis six mois, il s'est ouvert trois cabarets.

- Assez !
- Tenu dix bals champêtres.
- Assez !
- Volé vingt pièces de bétail.
- Assez !
- Intenté quinze procès, dont douze perdus par les gens de notre village.
- Assez ! te dis-je. Ne comprends-tu pas que ce n'est la faute ni du Saint ni de la Vierge ?
- Sans doute ; mais ce n'est pas non plus à leur honneur.

Toujours plus affligé, le bon curé rentra dans son cabinet, reprit ses livres sans presque plus sortir. Son neveu, étonné de cette retraite si profonde, allait quelquefois regarder par le trou de la serrure, et trouvait constamment son oncle en lecture ou en prière. Quand il lui demandait quelle étude l'avait occupé dans la journée, le curé envoyait toujours sa réponse à plus tard, jusqu'à ce qu'un jour il lui dit enfin : à demain.

Le lendemain venu, le vieillard pria le vicaire d'aller lui chercher un volume dans son cabinet, avant de descendre avec lui au jardin. Le jeune prêtre impatient de voir s'éclaircir le mystère, obéit, et bientôt tous deux furent assis sur un banc de gazon.

— Mon enfant, dit le vieillard, avant tout prions Dieu ; et sa vénérable tête s'inclina sur sa main.

Après quelques instants de prière mentale, il reprit ainsi la parole :

— Mon ami, si j'ai tant tardé à répondre à tes questions, c'est que je désirais pouvoir complètement te satisfaire. Aujourd'hui je viens t'apprendre que mon étude, trop tardive hélas ! est celle des Saintes-Ecritures.

— De la Bible ?

— Oui, de la Parole de Dieu :

— Et à quelle occasion avez-vous commencé cette étude ?

— A l'occasion de ton Saint et de ta Vierge; disons mieux, à l'occasion de tes idoles ! Mais...

— Mon ami , je sais ce qu'on peut dire pour laver notre Eglise de l'accusation d'idolâtrie; tout revient à ceci : Nous plaçons des images religieuses devant nous, non pour leur rendre hommage, mais pour élever plus facilement nos pensées vers les êtres qu'elles représentent. Quant à ces saints personnages eux-mêmes, nous ne les adorons pas, nous les honorons tout simplement.

— C'est vrai, tout se réduit à ces deux points, et je serais curieux de savoir ce que vous pouvez dire contre le premier. Voyons, n'est-il pas permis de s'agenouiller devant une image, pourvu que l'honneur s'adresse non pas à elle, mais à l'objet représenté ?

— Non ; car, lorsque les Israélites se firent un veau d'or, ce n'était pas non plus pour honorer le métal fondu qu'ils avaient détaché des oreilles de leurs femmes, mais bien, comme le dit la Bible, pour honorer le vrai Dieu qui les avait tirés d'Egypte ; et la fête qu'ils célébraient autour de l'idole n'était pas davantage en l'honneur du veau, mais bien en celui de l'Eternel. Cependant, malgré tout cela, tu sais que Moïse brisa l'idole et en jeta la poussière dans les eaux du torrent. Autre exemple : le serpent d'airain sur lequel un regard de confiance avait jadis obtenu la guérison des Israélites, ce serpent, conservé pendant plusieurs générations, reçoit enfin des encensements des Juifs qui croyaient sans doute honorer ainsi le Dieu qui l'avait fait élever au désert ; et cependant, Ezéchias, qui, selon la Bible, fit en cela ce qui était agréable à l'Eternel, brisa ce serpent pour faire cesser les encensements.

De l'idole passons à son objet. Tu dis nous n'adorons pas les Saints; seulement nous les honorons, tu conviendras du moins que c'est d'un honneur religieux ?

— C'est juste.

— Eh bien, cet honneur, quel qu'il soit, est interdit

dans la Parole de Dieu. Ecoute plutôt : Corneille fait appeler saint Pierre ; à l'arrivée de l'Apôtre, il veut se prosterner devant lui, certainement ce n'était pas pour l'adorer, car Corneille, « homme craignant Dieu, » savait bien que l'Éternel seul devait être adoré ; il ne voulait donc lui rendre qu'un culte inférieur. Cependant, que fait Pierre quand il le voit fléchir le genou ? il se précipite, l'arrête et lui dit : « Lève-toi, je suis aussi un homme ! »

— Oui, mon oncle, mais Pierre qui refusa cet honneur quand il n'était qu'un homme sur la terre, ne le refuserait pas aujourd'hui, qu'il est un bienheureux dans le ciel.

— Cher neveu, la Bible va te répondre. Dans l'Apocalypse, l'apôtre Jean, après avoir été conduit en vision par un ange, veut se prosterner devant cette créature céleste. Certes, saint Jean, le grand apôtre, l'évangéliste inspiré, l'ami du Sauveur, le révélateur de l'avenir, saint Jean savait bien que Dieu seul doit être adoré ; en se jetant aux genoux de l'ange, son intention était donc aussi de ne lui rendre qu'un simple hommage religieux. Mais que lui dit l'ange ? « Garde-toi de le faire, car je suis ton compagnon de service. »

Voilà donc l'apôtre Pierre sur la terre et un ange du ciel refusant tous deux un simple honneur, semblable à celui que vous rendez à la Vierge et aux saints.

— Mais dans cette Bible, que vous me citez sans cesse, il n'est donc jamais question ni de la Vierge ni des anges ?

— Si bien, il y est question de la Vierge ; mais c'est pour dire qu'elle n'était sur la terre qu'une créature sujette au péché.

— Sujette au péché ?

— Oui, puisqu'il est dit que Dieu lui fait grâce ; et on ne fait grâce qu'aux coupables.

— Mais, mon oncle, il est dit au contraire qu'elle est pleine de grâce ?

— Pauvre ami, on voit bien que tu ne connais la Sainte-

Écriture que par les traductions fautives de ton Église. Oui, nos traducteurs ont mis en français « pleine de grâce, » pour faire croire, par cette équivoque, que cela signifiait que Marie pouvait distribuer aux hommes des faveurs; mais la vérité est que, dans le texte grec, comme dans toutes les traductions fidèles, l'ange dit à Marie : « Tu es reçue en grâce, » c'est-à-dire graciée, pardonnée; et voilà pourquoi elle est déclarée bienheureuse. D'ailleurs, tant s'en faut qu'après cette déclaration de l'ange, Marie ait des grâces à distribuer aux autres, que plus tard elle semble en manquer encore pour elle-même, puisque Jésus la réprimande en ces termes assez rudes : « Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi ? » Et ailleurs, quand on vient dire au Sauveur que Marie, sa mère, la cherche, Jésus, sans faire attention à elle, étend la main vers ses disciples et dit : « Voilà ma mère et mes frères. » Ainsi, d'après le témoignage de Jésus lui-même, la Vierge Marie, reçue en grâce et bienheureuse, est mise au rang des autres créatures pardonnées et sauvées.

— Mais les anges, mon oncle, la Bible n'en parle-t-elle pas ?

— Si bien; elle parle même du culte qu'on leur rend.

— Ah! vous voyez! Et qu'en dit-elle ?

— Elle le condamne. Écoute l'Épître de saint Paul aux Colossiens, ch. II, v. 18 : « Que personne ne vous maîtrise » à son plaisir par humilité d'esprit et par le service des » anges, s'ingérant dans des choses qu'il n'a point vues. »

— C'est étrange !

— Ce qui me reste à te dire sur l'ensemble du sujet te paraîtra bien plus étrange encore !

Tu sais que les commandements de Dieu donnés à Moïse sur le Sinaï, au bruit de la foudre et à la lueur des éclairs, sont peut-être ce qu'il y a de plus solennel dans la sainte Bible. Or voici le second de ces commandements, qui parle précisément des idoles et des images : « Tu ne

te feras aucune image taillée, ni aucune ressemblance des choses qui sont là haut au ciel, ni ici-bas sur la terre, ni dans les eaux plus basses que la terre; tu ne te prosterner point devant elles et ne les serviras point, car... »

— Mais vous vous trompez, mon oncle, le second commandement, le voici : « Tu ne prendras point le nom de ton Dieu en vain. »

— Mon enfant, ce que tu viens de dire est la plus sanglante critique de l'Eglise romaine.

— Comment ?

— Oui, le commandement que tu cites, et que l'Eglise a placé le second pour faire disparaître celui que j'ai cité moi-même, n'est véritablement que le troisième.

— Mais à ce compte, il en manquerait un, tandis que j'en trouve bien dix dans tous nos catéchismes ?

— Oui, parce qu'après avoir retranché le second, l'Eglise, pour conserver le nombre si bien connu des dix commandements, du dernier en a fait deux.

— Mais que dites-vous, mon oncle ?

— Ce n'est pas tout : de même que la première imposture a contraint l'Eglise à en commettre une seconde, celle-ci l'a conduite à une troisième, à une quatrième, et le tout pour masquer le premier mensonge.

— Mais, mon oncle, c'est peu que d'affirmer, il faut prouver.

— Ecoute-moi donc, je vais te dérouler cette chaîne de sacrilèges et d'iniquités.

Le second commandement que je t'ai lu a été donné par Dieu *uniquement* pour interdire les idoles et les images. Mais l'Eglise romaine, voyant le parti qu'on pourrait tirer contre elle de ce commandement, l'a *complètement* retranché dans ces vers français qu'on appelle les commandements de Dieu et qui commencent ainsi :

« Un seul Dieu tu adoreras, etc. »

Quand nos catéchismes citent les commandements en prose, ils ont soin, pour dissimuler le second, de le joindre au premier, et ainsi des deux, ils n'en font qu'un. *Premier mensonge.*

Mais comme tu l'as observé, en faisant monter ainsi le troisième commandement, une place est restée vide. Alors qu'a fait l'Église romaine ? elle a partagé en deux le commandement sur la convoitise, pour conserver le nombre dix et tromper les regards. *Seconde imposture.*

Ce n'est pas tout : comme en partageant le dixième commandement, il s'en trouvait alors deux défendant la même faute, il a fallu affaiblir leur ressemblance. Pour cela, l'Église a renversé, dans ses catéchismes, l'ordre des phrases. Dans sa sainte loi, Dieu avait dit : « Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain, ni sa femme, ni son serviteur, ni son bœuf, etc. » c'est-à-dire qu'après avoir nommé *la maison*, il énumère tous les objets qu'elle renferme : la femme comme la servante, le serviteur comme les autres objets ; et le *tout* signifie qu'il ne faut rien, absolument rien convoiter. Ici donc l'Église, usant de son adresse ordinaire, a extrait du milieu de toutes ces phrases celle qui concerne la femme, elle l'a changée de place et en a fait un commandement à part, qui défend de convoiter la femme du prochain. Donc, *troisième fausseté.*

Nous ne sommes pas au bout. En introduisant ainsi à la neuvième place un commandement contre le désir de l'adultère, l'Église s'est trouvée avoir fait un double emploi avec le septième commandement, qui déjà condamnait le même crime. Ici nouvelle ruse : L'Église altère le septième commandement, et transforme la défense d'adultère en une défense d'impureté. Cette altération est si vraie que lorsque Jésus, dans l'Évangile, cite ce septième commandement, il ne dit pas dans les termes de l'Église : « Tu ne commettras pas d'impureté, » mais bien : « Tu ne commettras point d'adultère. » J'accepte donc tout simplement la

traduction de Jésus-Christ lui-même, et je me dis que si l'Eglise donne à ce passage un sens différent, c'est qu'elle y est intéressée, pour éviter ainsi le double emploi entre le septième et le neuvième commandement. *Quatrième*, mais *non pas dernière fausseté*.

Dans le second commandement, mis à la fin du premier, il est dit en parlant des images : « Tu ne te *proster-neras* point devant elles ; » mais à la place du mot *se prosterner*, les catéchismes catholiques mettent *adorer*, parce que l'expression donnée par Dieu condamne trop clairement la génuflexion que l'Eglise autorise devant les images.

Voilà donc cinq altérations rendues nécessaires pour en dissimuler une seule ! Juste punition du coupable qui, pour cacher son crime, en commet d'autres qui rendent sa culpabilité plus évidente pour l'œil scrutateur, et l'aggrave auprès de Dieu ! Oui, cher neveu, ce retranchement du second commandement par notre Eglise est la preuve la plus claire, la plus forte que cette Eglise est coupable d'idolâtrie, qu'elle le sent elle-même et que, pour dérober son crime aux regards du vulgaire, elle est obligée de porter une main sacrilège sur la Parole de Dieu. Mais nous, hommes sincères, ayons le courage de lui arracher le masque du visage ; étudions ce second commandement qu'elle s'efforce d'amoindrir.

Remarque que l'ordre de Dieu est *formel, radical, absolu*. Il est impossible de dire plus qu'il ne dit. Dieu semble être allé au-devant des subtilités des hommes et avoir voulu toutes les prévenir. Ce caractère d'*absolu* de la défense porte sur trois points :

1° Ne faire *aucune* espèce d'image.

2° D'*aucun* objet,

Pour ne lui rendre *aucun* culte.

En effet, il est dit tour à tour *aucune image taillée*, ni *aucune ressemblance* ; comme si Dieu avait prévu que l'homme, tout en s'abstenant de faire des statues, était



encore exposé à la tentation de se faire des tableaux. Ensuite Dieu passe en revue ce qui est dans le *Ciel*, sur la *Terre* et dans l'*Océan*, et dit : Tu ne te fera aucune image de tout cela : c'est-à-dire pas plus du vrai Dieu que des faux, pas plus des saints chrétiens que des héros païens ; des anges que des démons, des êtres vivants que des êtres morts, des hommes que des animaux ; car tout l'univers est compris dans les Cieux, la Terre et l'Océan.

Enfin il ne doit être rendu à ces êtres, vivants ou morts, images ou saints, absolument *aucune* espèce de culte religieux, car le commandement ne dit pas seulement : « Tu ne te prosterner point devant elle ; » mais encore : « Tu ne les serviras point. » Dieu fait comprendre qu'il interdit toutes les parties du culte : la génuflexion du corps, comme le service de l'esprit. Il aurait pu dire en un seul mot : Tu ne les *adoreras* point. Cependant il ne l'a pas fait, parce qu'il savait que le cœur humain, naturellement porté à l'idolâtrie, aurait fait mille distinctions pour échapper à cette défense brièvement exprimée, et il a préféré un commandement plus long afin qu'il fût plus complet. Il semble que Dieu ait voulu fermer ainsi toutes les portes pour empêcher l'idolâtrie d'entrer dans son Eglise. Il fait écrire sur la porte de son temple : « Tu ne te feras aucune image, — tu ne te prosterner pas devant elle, — tu ne les serviras pas. » Mais la vue de cette défense, si claire, si forte, blesse et offusque notre Eglise, qui la cache ou la déchire, dans ses catéchismes. Ce qui n'empêche pas qu'elle ne reste écrite dans la Bible et dans le Ciel, hélas ! pour sa condamnation !

— Je l'avoue, mon cher oncle, vos preuves, tout en convainquant mon esprit, attristent encore mon cœur. Il m'était si doux d'avoir recours à l'intercession de la Vierge et des Saints, que si je devais les perdre, il me semble que je me trouverais séparé de Dieu par un abîme ; car je n'aurais plus d'intercesseur.

• — Que dis-tu, plus d'intercesseur ? Et Jésus-Christ, pourquoi donc est-il venu sur la terre ? Pourquoi a-t-il souffert jusqu'à la mort, si ce n'est pour combler l'abîme dont tu parles ; si ce n'est pour nous prendre une main, la mettre dans la main de Dieu, et devenir ainsi notre intermédiaire, notre moyen de réconciliation ? Il y a plus : c'est la Bible elle-même qui nous l'apprend ; elle dit : « Il n'y a entre Dieu et les hommes qu'un SEUL intercesseur, savoir Jésus-Christ ! » Ce passage n'est-il pas remarquable ? ne semble-t-il pas avoir été écrit pour condamner en même temps l'intercession de la Vierge et des Saints, et pour conduire le pécheur qui n'ose s'approcher de son juge vers son avocat, son frère, son intercesseur, vers Jésus-Christ ? Ah ! cher ami, ne prétendons pas être plus sages que Dieu ; il nous a donné un seul intercesseur, n'en cherchons pas d'autres, ce serait dire que Jésus-Christ ne suffit pas !

— Oui, mon oncle, il suffit entre les Saints et Dieu, et c'est pour obtenir son intercession que nous prions les bienheureux.

— Autre subtilité de l'Église, mon enfant ! Voici, ni plus ni moins, ce que dit la Bible : « Il n'y a qu'un seul intercesseur entre Dieu et les hommes, savoir Jésus-Christ. »

Ce passage présente une chaîne de trois anneaux : Dieu est le premier, l'homme est le dernier, et Jésus-Christ, au milieu, les unit. Si donc tu places les anges, les saints et la Vierge entre l'homme et Jésus-Christ, tu allonges cette chaîne, tu la charges, la dénatures, et tu nous enlèves le privilège de nous adresser directement à notre Sauveur. Tu sais qu'un proverbe populaire dit : « Il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'aux saints. » Ici le peuple a parfaitement raison, et la Bible le confirme en disant qu'entre nous et Dieu il n'y a qu'un seul intercesseur, savoir Jésus-Christ. S'il en était autrement, cela serait dit, et on lirait

dans ce passage : Il n'y a qu'un seul intercesseur entre Dieu et les Saints, savoir Jésus-Christ; mais il y en a d'autres entre Jésus-Christ et les hommes, savoir tous les Saints. Or ce n'est pas ce que dit la divine Parole; elle déclare le contraire, et affirme que de Dieu aux hommes l'intervalle est franchi par un seul intercesseur, savoir Jésus-Christ.

— Cependant...

Cher ami, si tu as tant de peine à céder à l'évidence, c'est que les préjugés nourris pendant de longues années ne s'effacent pas facilement. Je ne connais qu'une force capable d'en purifier notre âme, c'est l'influence du Saint-Esprit. Ainsi, sans doute, tu feras bien de relire cette Bible, mais que ce soit en priant Dieu de t'éclairer. Par là, tu perdras le faux appui des Saints et de la Vierge, mais tu trouveras l'intercession puissante, directe et simple de ton Sauveur, de Jésus-Christ!

